Le Prévost d'Iray
pièce antijacobine
Case FRC 21237

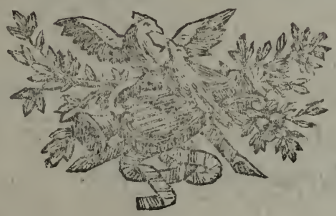
LA CLUBOMANIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Par le C. CHRISTIAN-LE-PRÉVOT;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Martin, (ci-devant de Molière) *le 28 messidor, an troisième.*



A PARIS,

Chez les Libraires. { Au Théâtre de la rue Martin.
Au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
ARISTE, Propriétaire.	*Chazel.*
LICURGUE-BOISNEUF, Fils d'Ariste.	*Duruissel.*
SAINT-LEGER, Fils d'Ariste.	*Fleurot.*
SOLON-MONDOR, Ancien Financier.	*Durand.*
SOPHIE, Fille de Mondor.	*Obkins.*
La Mère DESMAZURES, Vieille gouvernante.	*Aimée.*
CRATÈS-FRONTIN, Valet de Boisneuf.	*Valville.*
JACQUINET, Valet d'Ariste.	*Dorvo.*

La Scène se passe dans la maison de campagne d'Ariste, près Paris. Le Théâtre représente un Sallon, auprès duquel est l'appartement d'Ariste.

LA CLUBOMANIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Mère DESMAZURES, FRONTIN.

La Mère DESMAZURES.

Un mot, Frontin.

FRONTIN.

Frontin ! mais enfin quel démon
Vous oblige sans cesse à me donner ce nom?

La Mère DESMAZURES.

Mais c'est le vôtre, au fait.

FRONTIN

Non, puisque je le quitte.
Entre nous, ce nom-là nuisait à mon mérite :
Mon maître en fait autant, nous en prenons un neuf,
Je me nomme Cratès, lui, Licurgue-Boisneuf;
C'est la mode aujourd'hui.

La Mère DESMAZURES.

Dites, une manie.

FRONTIN.

Parlez mieux, s'il vous plaît, de la philosophie.

La Mère DESMAZURES.

On met ce mot partout à présent; mais enfin,
Sans savoir, comme vous, Hébreu, Grec ou Latin,
En assez bon Français je crois pouvoir vous dire
Qu'à chacun, tous les deux, vous apprêtez à rire;
Que votre maître a fait un ridicule éclat
En changeant tout-à-coup et de nom et d'état,
Que l'œil ne se fait point à voir le fils d'Ariste,
Ci-devant capitaine, aujourd'hui journaliste.

FRONTIN.

Il fait des journaux, soit. N'a-t-il pas fait des vers;
Le premier il suivit Montgolfier dans les airs,
Et jaloux de voler de miracle en miracle,
Il devint de Mesmer le disciple et l'oracle.

La Mère DESMAZURES.

Enfin, Boisneuf, par goût, suit toujours le torrent.
Autrefois, plus qu'un autre, il était élégant.

FRONTIN.

Son esprit vif, léger, en nouveautés fertile,
Donnait le ton, sans cesse, à la cour, à la ville,
Jeu, bals et soupers fins, tout était de saison,
Et même près du sexe il était sans façon;
Il soutenait son nom par un air magnifique;
Il avait des chevaux, un nombreux domestique,
Des créanciers, par fois, qu'il traitait assez mal...

La Mère DESMAZURES.

Il ne croyait donc pas alors au mot d'égal.

FRONTIN.

Pas encor, mais depuis, passant à l'autre extrême,
Il a, des Jacobins, adopté le système,
Et fait trois beaux discours avec art préparés,
Sur les souliers pointus et les habits quarrés;
Nous écrivons ensemble.

La Mère DESMAZURES.

Oh! c'est de bel ouvrage.
Il est fou, votre maître, en croyant être sage.
Ariste avait pris soin d'embellir ce séjour,
Son fils mande Mondor, et tous deux à leur tour
Ont détruit son ouvrage; avec plaisir, je pense,
Il verra les effets qu'a produit son absence.
Les bosquets sont coupés, le parc est arraché,
Le parterre, en entier, est déja défriché.

Cet immense canal, que l'on trouvait superbe,
Au lieu de beau poisson, ne produit qu'un peu d'herbe,
Et votre maître enfin, pour combler ses travaux,
A fait, du labyrinthe, un quarré d'artichaux.

FRONTIN.

Le sol n'a pas besoin d'une vaine parure,
Dans ce que nous faisons, nous suivons la nature.

La Mère DESMAZURES.

Vous la suivez donc mal, de l'un à l'autre bout.
Vous labourez, plantez, il ne vient rien du tout.

FRONTIN.

Mais c'est pour l'avenir que travaille le sage.

La Mère DESMAZURES.

De tous les charlatans voilà bien le langage.
Le sallon est un club où vos moindres débats,
Jusques dans la gouttière, épouvantent les chats.

FRONTIN.

Ce choc d'opinions produira la lumière,
Il faut parler beaucoup.

La Mère DESMAZURES.

Il vaudrait mieux se taire.

FRONTIN.

Quoi ? ne plus disputer ! L'on serait donc d'accord ?

La Mère DESMAZURES.

C'est-là ce qui vous fâche.

FRONTIN.

Et Boisneuf à donc tort....

La Mère DESMAZURES.

Je sais bien que chez lui, la tête c'est le pire,
Et c'est aussi pourquoi je me permets d'en rire ;
Car pour les mauvais cœurs, que l'on doit détester,
Ce serait s'avilir que de les plaisanter.

FRONTIN.

Mais Mondor....

La Mère DESMAZURES.

Autre fou ! dans sa manie étrange
Il fait, refait, défait, toujours brouille et dérange ;
Pour tout régénérer, il veut tout abolir ;
Jusqu'à moi, mon enfant, qu'il prétend rajeunir.

FRONTIN.

Le secret serait beau.

La Mère DESMAZURES.

Mais, suivant sa manie,
Mondor voudrait aussi disposer de Sophie.
Je suis sa gouvernante, et prends ses intérêts.
Boisneuf, je crois, sur elle avait eu des projets.

FRONTIN.

Il ne saurait mieux faire.

La Mère DESMAZURES.

Et si votre maître aime,
Croit-il par ses travers se faire aimer de même.

FRONTIN.

Oh ! vous ne savez pas le sort qui nous attend,
Nous saurons avant peu vous travailler en grand ;
Il existe un complot, mais que je dois vous taire,
Et pour cette fois-ci ce sera la dernière.

La Mère DESMAZURES.

Je le crois comme vous, mais dans un autre sens,
Vous pouvez triompher, ce n'est pas pour longtems,
L'instant où vous croirez vos trames bien certaines,
Et du gouvernement prendre, saisir les rênes,
De votre chûte, enfin, deviendra le signal ;
Vous voudrez nous troubler, nous faire bien du mal,
Vous en serez punis, et vous et vos semblables,
Le mal retombera sur vos têtes coupables,
Et tous vos attentats contre l'autorité,
Seront autant de pas vers la tranquillité.
Réformer, dites-vous, c'est-là votre système ;
Vous devriez un jour vous réformer vous-même.

FRONTIN.

Boisneuf depuis deux mois....

La Mère DESMAZURES.

Moi, j'en ai le cœur gros,
A peine à ma Sophie a-t-il dit quatre mots,
Encor d'un air distrait.....

FRONTIN.

C'est qu'il a dans la tête
De grands projets.....

La Mère DESMAZURES.

Soit, mais son frère est plus honnête.
Saint-Léger est aimable, agréable, attentif,
Il a pour le plaisir peut-être un goût trop vif,
Mais il a le cœur bon, et cela dédommage.

FRONTIN.

C'est un évaporé, tout en papillotage.

La Mère DESMAZURES.

Un charmant étourdi quelquefois est heureux.
Mais je le vois.....

SCENE II.

Les précédens, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER.

Ah! ah! je vous y prends tous deux.
Monsieur Cratès s'amuse à conter des fleurettes.

FRONTIN.

Moi... je parlais raison.

SAINT-LEGER.

Ecrivez des sornettes.
Voilà le digne emploi d'un docteur tel que vous.

La Mère DESMAZURES.

Vous plaisantez toujours.

SAINT-LEGER.

Son sort serait trop doux.....
Vous avez la fraîcheur que la santé nous donne;
Au défaut du printems on aime encor l'automne.

La Mère DESMAZURES.

Songez donc à mon âge.....

SAINT-LEGER.

Oh! l'âge n'y fait rien!
On est jeune longtems quand on se porte bien.
Vous plaisiez autrefois.

La Mère DESMAZURES.

J'étais assez piquante

SAINT-LEGER.

Eh mais ! d'honneur encor vous me semblez charmante ;
Et puis on trouve en vous un caractère égal,
De l'esprit, du bon sens, on vous écoute.

La Mère DESMAZURES.

Mal.
Mondor est bien changé, graces à votre frère.

SAINT-LEGER.

Votre Sophie au moins vous aime et vous révère,
Je crains de voir gêner et ses vœux et son cœur ;
Personne, plus que moi, ne voudrait son bonheur.

La Mère DESMAZURES.

J'ai cru l'appercevoir.

SAINT-LEGER.

Faites lui bien entendre
Que je prends à son sort l'intérêt le plus tendre,
Que lui plaire est pour moi le destin le plus doux,
Qu'elle ne doit choisir que moi seul pour époux.

La Mère DESMAZURES.

Vos rivaux, entre nous, n'ont pas votre mérite,
Vous devez l'emporter.

FRONTIN.

Vous allez un peu vite ;
Mondor, tout occupé de ses nobles travaux,
Voudra, pour gendre, au moins, un faiseur de journaux....
(*à part.*)
Comme moi.....

SAINT-LEGER.

Je n'ai pu, malgré son ton d'oracle,
Lire du sien encor que l'article spectacle.

FRONTIN.

Pour servir ses projets nous serons tous d'accord,
Ici comme à Paris, il sera le plus fort.

La Mère DESMAZURES.

C'est ce qu'il faudra voir.

FRONTIN.

Oui, vous aurez beau faire,
J'y perdrai mon latin.

La Mère DESMAZURES.

Oh ! vous ne perdrez guère !

SAINT-LÉGER.

Je suis expéditif quand j'attaque un objet,
Sitôt qu'il est conçu, j'exécute un projet,
Tout ira bien; l'amour va dicter mes mesures,
Et de plus, j'ai pour moi madame Desmazures.

(Il offre la main à madame Desmazures, qui lui fait une grande révérence, et ils sortent)

SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

BOISNEUF en tout ceci ne doit point se flatter;
L'aimable Saint-Leger pourrait bien l'emporter.
Mon maître, par ses goûts, doit pourtant plaire aux belles,
Partout les nouveautés ont des charmes pour elles.
Vive le changement, chacun fait son chemin.
De valet que j'étais je me trouve écrivain;
Pourquoi pas, et combien de gens de mon étoffe
Ont pris, ainsi que moi, le nom de philosophe.

SCENE IV.

BOISNEUF, FRONTIN.

BOISNEUF.

Nos affaires vont mal. Ah ! ah ! je te cherchais.
Que faisais-tu donc seul en ce lieu...

FRONTIN, *gravement.*

Je pensais.

BOISNEUF.

Mais, monsieur le penseur, c'était à nos affaires
Qu'il te fallait songer, et tu n'y songeais guères,
Mes lettres, mes journaux; le soleil est levé,
Et le journal du club n'est pas même arrivé.
Qu'on m'apporte à l'instant les brochures nouvelles,
Allons, qu'on se dépêche.....

FRONTIN.

Il me faudrait des ailes.

BOISNEUF.

Saisissons le moment où je suis seul encor
Et mettons à profit l'absence de Mondor,
Pour tracer, par écrit, de nouvelles idées,
Sur des principes vrais entièrement fondées.

FRONTIN.

C'est cela, commençons.

BOISNEUF, *sans voir Frontin.*

L'homme à l'homme est égal.

FRONTIN.

Ainsi la dépendance est un point immoral;
Elle est contre nature.

BOISNEUF.

Il faut que l'on s'entr'aide,
Mais....

FRONTIN.

Mais il n'en faut pas un seul à qui tout cède;
C'est contre tous les droits.

BOISNEUF.

Pour que tout aille bien....
Nous devons être tout, et tous les autres... rien.

FRONTIN.

Le même ne doit pas toujours être le maître.
Que chacun ait son tour, c'est bien juste peut-être.
Je vais prendre une plume afin d'écrire aussi.

BOISNEUF.

Quoi? je te vois encor, que fais-tu donc ici?

FRONTIN.

Mais, frère... je t'aidais.

BOISNEUF.

Quel démon te possède.

FRONTIN, *se sauvant.*

Eh ! ne disais-tu pas qu'il faut que l'on s'entr'aide.
C'est tout simple. Tes plans sont prisés dans Paris,
Mais les miens, franchement, ont bien aussi leur prix.

SCENE V.

BOISNEUF, MONDOR, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER, *à Mondor en arrivant.*

Je ne vous quitte pas.

MONDOR.

Puisqu'il faut vous l'apprendre,
Je ne veux point enfin d'un étourdi pour gendre.

SAINT-LEGER.

Il faut en convenir, vous êtes singulier ;
Chacun a ses défauts, et vous tout le premier.

MONDOR.

Nous avons de l'ouvrage, il est tard, le tems presse,
Nous nous verrons tantôt.

SAINT-LEGER.

J'attends une promesse.

BOISNEUF.

Eh ! de grace une fois terminez ces débats,
J'ai besoin de ma tête, et je ne m'entends pas !
Quand pourrai-je espérer d'être un moment tranquille.
L'article sera beau, mais il est difficile.

SAINT-LEGER.

Je le crois.

BOISNEUF.

J'attendais des mémoires secrets.
La poste a retardé, je n'ai point mes paquets.

MONDOR.

Vos paquets ! les voilà. Je les ai dans ma poche.

SAINT-LEGER.

Le petit étourdi.

MONDOR.

C'est lui qui me raccroche,
Et de ses contes bleus me trouble le cerveau.

BOISNEUF, *à Saint-Léger.*

Cette lettre est pour vous.

SAINT-LEGER.

Bon. Je suis de niveau.

BOISNEUF, *parcourant ses lettres.*

L'une est de Porentrui, l'autre de Pampelune,
Pour cette autre, je pense. ...

SAINT-LEGER.

Elle vient de la lune.
La mienne simplement arrive de Paris.
Elle contient vraiment d'intéressans avis.

MONDOR.

Vrai.

BOISNEUF.

Vous ne voyez pas que mon frère veut rire.

SAINT-LEGER.

Enfin, j'ai la parole, et je vais vous la lire.

(*Il lit.*)

« Je suis forcé, mon cher, de t'écrire en courant,
» Et je crains d'oublier quelqu'objet d'importance;
» Mais comme il fait un tems charmant,
» J'ai promis d'être au bois pour y rejoindre Hortence.
» Pour Cloris, Floricourt l'attend incessamment.

BOISNEUF.

Laissons donc ce billet, si la chose est possible.

SAINT-LEGER, *continuant.*

» On ne sait pas encore quand elle reviendra,

BOISNEUF.

J'enrage.

SAINT-LEGER.

Pour le coup ceci n'est point risible.

MONDOR.

Comment donc....

SAINT-LEGER.

« Rosalie a quitté l'Opéra.
» On dit encore... »

BOISNEUF, *lui arrachant la lettre.*

Et moi, je vais quitter la place.

SAINT-LEGER.

Je vous dis tout, comment faut-il donc que je fasse ?

MONDOR.

Quel ton d'insouciance et de frivolité !

SAINT-LEGER.

Ce contraste d'aigreur et de légèreté
Forme un de ces tableaux qui plaisent par leur ombre,
Où le couleur de rose est à côté du sombre.

BOISNEUF.

Suffit.

SAINT-LEGER.

Vous voyez bien que mes correspondans,
Dans leurs narrations, ne sont pas affligeans;
Mais à propos, peut on, malgré la politique,
Parler de déjeûner quand l'estomac s'explique.

MONDOR.

Moi j'y consens, c'est l'heure.

BOISNEUF.

Il faut vous contenter.

MONDOR.

Il faudrait bien ici nous le faire apporter;
Le tems est cher...

SAINT-LEGER.

Voici la charmante Sophie.

SCENE VI.

Les précédens, SOPHIE.

MONDOR.

Ah ! fort bien ! Elle veut être de la partie,
Et ne connoît encor ni peine, ni souci.
Ça, tu viens à propos, nous déjeûnons ici.

SOPHIE.

En ce cas, j'ai donc tort, car moi, pensant bien faire,
J'ai porté le café dans l'endroit ordinaire.
Je vais....

SAINT-LEGER, *l'arrêtant.*

Vous n'aurez pas pris cette peine en vain ;
Il en vaudra bien mieux versé de votre main.

MONDOR.

Dis moi donc, de Paris tu reçois une lettre.

SOPHIE.

Le concierge, à l'instant, vient de me la remettre.

MONDOR.

Parle-t-on de ma feuille et de tous mes projets ?

SOPHIE.

Il s'agit seulement de chiffons, de bonnets,
Et d'un pierrot nouveau que ma fait ma marchande ;
Il doit être garni d'une double guirlande.

BOISNEUF.

Les femmes se parer, ami, tout est perdu.

SAINT-LEGER.

Depuis assez longtems c'est le fruit défendu ;
Vous tenteriez en vain d'en proscrire l'usage.

SOPHIE.

Vous-même, l'an passé, vous n'étiez pas si sage.

BOISNEUF.

Des torts de la jeunesse on peut se corriger.

SOPHIE.

Oui, vous avez raison, je sens qu'on peut changer.

MONDOR.

A force de penser, j'ai bien changé moi-même,
Mais, s'il te parle vrai, c'est la preuve qu'il t'aime.

SAINT-LEGER.

Mon frère n'est pas juste, et l'art fut inventé
Pour aider la nature à parer la beauté.
Le café....

BOISNEUF, *à Sophie.*

Permettez que je vous y conduise.

(*Il la quitte brusquement.*)

SOPHIE.

Eh bien ! vous me quittez !

(*Elle sort seule en riant.*)

BOISNEUF.

O ciel ! quelle sottise !
Mes lettres, mes papiers que j'allais oublier.

SCENE VII.

MONDOR, BOISNEUF, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER.

Et la mienne, il faut bien la lire en son entier.
Rendez la moi.

BOISNEUF, *la lui remettant.*

Tenez.

SAINT-LEGER.

Je n'avais pas pris garde....
Lisez donc... Lisez donc, mais ceci vous regarde.

(*Il lit.*)

« On vient enfin de rappeller,
» Pour la dernière fois, les Jacobins à l'ordre,
» Nous ne les verrons plus tentés de s'assembler,
» De semer ici le désordre
» Et d'oser toujours nous troubler. »
On veut tout renfermer dans de justes limites,
C'est naturel.

MONDOR.

Ceci pourrait avoir des suites,
Qu'en dites-vous, Boisneuf.

BOISNEUF.

Pour moi, je n'y crois pas.
Nous saurons triompher de tous ces vains débats.

SAINT-LEGER.

Vous voulez exister malgré toute la France.

BOISNEUF.

Le peuple en nos vertus a mis sa confiance,
Ce sont-là nos mandats et notre mission.

SAINT-LEGER.

Si vous ne régnez plus que par l'opinion,
Si c'est sur la faveur d'un peuple qui vous aime,
Que vous établissez votre pouvoir suprême,
Votre règne est passé, je vous en avertis.
Le peuple, dans son sein, ne veut point deux partis.
Venez, ralliez-vous à la cause commune,
Vous serez ses amis, il n'a point de rancune,
Et faisons succéder au masque ensanglanté,
Qu'on avait décoré du nom de liberté,
Ce doux bienfait des cieux, cette liberté pure
Comme l'astre du jour et comme la nature.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

MONDOR, BOISNEUF.

BOISNEUF.

MONDOR....

MONDOR.

Boisneuf....

BOISNEUF.

Eh bien ! quels discours mesurés !

MONDOR.

Oh ! je sais bien pourquoi je hais ces modérés !
Sais-tu qu'ils me font peur. Leur froide patience
Pourrait bien l'emporter sur notre violence.

A leur œil pénétrant nous n'échapperons pas.
Je crois déjà les voir nous suivre pas à pas,
Nous laisser avancer, afin de mieux nous prendre,
Et dans nos propres lacs finir par nous surprendre.

BOISNEUF.

C'est l'instant de la crise, il y faut résister,
Et de tous les moyens il nous faut profiter.

MONDOR.

Je ne suis pas poltron, mais, si tu veux m'en croire,
Ils pourront bien sans nous regagner la victoire;
Laissons-les s'arranger, ne nous en mêlons pas,
Faisons vîte une queue, et nous serons au pas.

BOISNEUF.

Ah! depuis que j'ai vu, pour le malheur du monde,
Quitter les cheveux plats et la perruque ronde,
Les pentalons traînans en culottes changer,
La leste carmagnole en habit s'allonger,
Aux moustaches surtout faire une guerre ouverte,
J'ai dit: malheur à nous. J'ai prédit notre perte.
Reprenons de nos mœurs la sombre austérité,
Notre oblique regard, notre rigidité.
Nous-même on nous verrait, ô faute irréparable!
Quitter imprudemment ce costume honorable!
Rentrons dans tous nos droits, redoublons nos efforts,
Faisons, dès aujourd'hui, jouer tous les ressorts,
Supposons contre nous des complots et des trames,
Achetons à grands frais, la voix de quelques femmes;
Et s'il faut voir tomber le trône jacobin,
Mourons du moins, mourons la sonnette à la main.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, la Mère DESMAZURES.

La Mère DESMAZURES.

Qu'avez-vous donc enfin qui vous trouble et vous gêne?
Cet air rêveur m'étonne et me fait de la peine.
Est-ce ainsi que l'on aime à répondre à mes soins.

SOPHIE.

Croyez-vous que mon cœur vous en chérisse moins.
Mais je reste interdite, et si j'ai dû me taire,
C'est par honte pour moi, par respect pour mon père.

La Mère DESMAZURES.

Oh ! je ne prétends pas savoir votre secret,
Je le devine assez ! C'est quelque nouveau trait
De son extravagance aujourd'hui si visible,
Je le veux ignorer... Mais est-il bien risible ?

SOPHIE.

Ce n'est pas le mot.

La Mère DESMAZURES.

Non, je n'en veux rien savoir,
Mais... on s'explique enfin... est-il blanc, est-il noir ?

SOPHIE.

Je voudrois...

La Mère DESMAZURES.

Ce n'est pas que je sois curieuse...

SOPHIE.

Vous ! fi donc. Cette idée est trop injurieuse.

La Mère DESMAZURES.

Mais enfin, que veut-il ? Que dit-il ? Que fait-il ?

SOPHIE, *bas.*

Quel desir de s'instruire, et quel esprit subtil !
(*haut.*)
Vous en êtes bien loin. Jugez. Dans une lettre,
Qu'à l'instant, par son ordre, on vient de me remettre,
Il me mande qu'il veut regagner les esprits,
Que pour ce grand projet on l'attend à Paris,
Qu'il a fait choix de moi pour sauver la patrie,
Et pour suivre Boisneuf, auquel il me marie,
Qu'il connaît ma tendresse, et que sans le haïr,
Sans exposer ses jours je ne puis le trahir.

La Mère DESMAZURES.

Ciel ! que me dites-vous ? Quel horrible mystère.

SOPHIE.

J'aime sincèrement ma patrie et mon père,
Heureuse encor qu'il m'ait dévoilé son dessein,
Je saurai l'empêcher.

La Mère DESMAZURES.

J'en doute, car enfin,
Il est si peu traitable et si mauvaise tête,
Que moins il a raison, plus il crie et tempête.

SOPHIE.

Je compte alors sur l'autre essayer mon crédit.

La Mère DESMAZURES.

J'en veux bien aux méchans qui leur tournent l'esprit.
Que vois-je ! Jacquinet ! ma surprise est extrême.

SCENE II.

Les précédens, JACQUINET.

La Mère DESMAZURES.

COMMENT se porte Ariste?

JACQUINET.

Il revient ce soir même.

SOPHIE.

Le sage Ariste ici ! c'est un bienfait des cieux.
Par lui le calme va renaître en ces lieux.
Feignons de partager un complot trop funeste,
Et le retour d'Ariste achèvera le reste.

(*Elles sortent.*)

SCENE III.

JACQUINET, *seul.*

DEPUIS deux ans entiers que nous sommes absens,
On a, comme je vois, bien profité du tems.
Ça n'engagera pas notre maître, je pense,
A vouloir de nouveau faire son tour de France.
On a tout abattu, tout coupé dans ces lieux.
Je lui disois souvent que c'était bien coûteux,
Mais enfin c'était fait; fallait-il le détruire ?
J'en pleurerais... Oh mais ! voilà bien de quoi rire.

Je ne connais plus rien dans tout ce que je vois,
Je crois à chaque instant voir de nouveaux minois.
C'est ce monsieur Mondor. Oh ! quelle frénésie !

SCENE IV.

MONDOR, FRONTIN, *avec carmagnole, bonnet de poil, moustaches, etc.*, JACQUINET.

JACQUINET.

Vous allez donc, monsieur, jouer la comédie.
Je m'en réjouis fort. Vous paraissez charmant,
Et Frontin même a l'air tout à fait élégant.
Monsieur Ariste, ici, dans l'instant va se rendre,
Et jusqu'à son retour vous devriez attendre.

FRONTIN.

Quoi ? ton maître, dis-tu, revient avant ce soir ?

JACQUINET.

Oui. Mon dieu ! qu'il aura de plaisir à vous voir !
Il s'imaginera, (la chose est bien trouvée)
Que c'est fait tout exprès pour sa bonne arrivée.
Quel rôle jouez-vous ?

MONDOR.

Le rôle d'un Caton.

JACQUINET.

Franchement. En ce cas, honneur au pantalon.
C'est donc-là l'étendard de la philosophie ?

MONDOR.

Diogène jamais ne fut mieux, je parie.

FRONTIN.

Si Cratès revenait habiter parmi nous,
De ce costume-là comme il serait jaloux.

JACQUINET.

Moi, je voudrais pour fils avoir un philosophe,
C'est un profit tout clair, il faut si peu d'étoffe.

MONDOR.

Je suis content de moi, tous mes plans sont heureux.
Mes seuls discours feraient un livre lumineux,

Des talens, avec moi, le germe se déploie.

FRONTIN.

Non, rien n'égalera les transports de ma joie,
Si je parviens jamais à faire un in-quarto.

MONDOR,

Moi qui suis en travail d'un gros in-folio!

FRONTIN. (*à Jacquinet.*)

Ouf. Mais philosophons. Retire-toi, profane.

JACQUINET.

Qui?

FRONTIN.

Toi.

JACQUINET, *haussant les épaules.*

Quel fou!

FRONTIN.

Pour faire admirer mon organe,
Frère, rappelle-moi ces sublimes projets...

JACQUINET, *à part.*

Voyez comme le monde est plein de perroquets.

MONDOR.

Tu sais qu'il faut aller, par des détours obliques,
Préparer les esprits dans les places publiques,
Crier à haute voix dans chaque section:
Vivent les Jacobins!

JACQUINET, *qui les a écoutés.*

A bas la motion.

FRONTIN.

Quoi? tu n'es point parti.

JACQUINET.

Non. Mais je viens d'entendre
Quelqu'un qui de voiture à tout l'air de descendre,
C'est Ariste, je crois.

FRONTIN.

Lui. Déjà.

JACQUINET.

Pourquoi pas.

FRONTIN.

De la philosophie il sent peu les appas.

Je ne sais trop comment il va prendre la chose,
Et s'il goûtera fort notre métamorphose.
Pour nos exploits, Mondor peut les lui raconter,
Mais moi, je suis modeste, et crains de me vanter.

MONDOR.

Pour moi je n'ai pas peur, mais gagnons de vîtesse.

(*Ils se sauvent.*)

SCENE V.

ARISTE, SAINT-LEGER, SOPHIE, La Mère DESMAZURES.

SAINT-LEGER.

J'ACCOURS pour vous marquer ma joie et ma tendresse.

SOPHIE.

Bien agréablement vous nous avez surpris.

La Mère DESMAZURES.

Comment vous portez-vous, monsieur ?

ARISTE.

Bien, mes amis.
Je me trouve un peu las d'un aussi long voyage,
Mais je vous vois enfin, cela me dédommage.

SAINT-LEGER.

Quel bonheur !

SOPHIE.

Nous avons souvent parlé de vous.

La Mère DESMAZURES.

Tous les jours.

ARISTE.

Pour mon cœur que cet accueil est doux.
Mais comme ils sont changés.

SAINT-LEGER.

Sophie est bien grandie.

ARISTE.

Beaucoup, et je la trouve encor plus embellie.

Et Saint-Léger, jadis étourdi, pétulant,
A l'air sage aujourd'hui.

SOPHIE, *riant.*

Sage ! c'est étonnant.

SAINT-LEGER.

Vous avez prononcé; c'est à moi de souscrire.
La beauté, je le sais, a le droit de tout dire.

ARISTE, *avec bonté.*

Oui, les soins assidus, près d'un sexe enchanteur,
En tous les tems, mon fils, sont le chemin du cœur.
Je crois qu'on peut flatter une femme agréable;
Et qu'un républicain peut être un homme aimable,
Mais craignons, par des soins ridicules et bas,
D'avilir le tribut qu'on doit à ses appas.
Il ne faut qu'une gaze à la simple nature,
Couvrons, ne chargeons point à force de parure.
Si tout en lui souvent nous paraît affecté,
Est-ce sa faute ? Non. Nos fadeurs l'ont gâté.
(*Montrant Sophie.*)
Ce naturel vaut mieux que tout l'art des grimaces;
La simplicité seule est la mère des graces.

SAINT-LEGER.

Le bon père !

ARISTE.

J'allais dans mon appartement....

La Mère DESMAZURES.

Nous voudrions tantôt vous parler un instant...

ARISTE.

Je ne l'oublierai pas.

SCENE VI.

ST.-LEGER, SOPHIE, la Mère DESMAZURES.

SAINT-LEGER.

Et vous...

SOPHIE.

Je me retire.

SAINT-LEGER.

Ah ! qu'on aurait pourtant de choses à vous dire !

SOPHIE.

En voulant me parler tantôt de vos projets,
Vous vous êtes permis des aveux indiscrets.
Quelque soit votre but, je ne puis à mon âge,
Sans commettre une faute, écouter ce langage.
Changez donc de propos, ou je vais m'en aller.

La Mère DESMAZURES.

Mais enfin pour s'entendre, il faut bien se parler.
(*A Saint-Léger.*)
Que dit monsieur Mondor ? Vous l'avez vu, je pense.

SAINT-LEGER.

Nous avons eu tous deux une ample conférence,
Il n'est pas trop aisé, mais par l'amour guidé,
J'ai parlé de l'hymen...

La Mère DESMAZURES.

Et qu'a-t-il décidé ?

SAINT-LEGER.

Qu'il voulait, en deux mots, un gendre plus tranquille,
Que j'étais étourdi, pétulant, indocile,
Qu'il ne consentirait jamais à ce lien,
C'est tout. A cela près il m'a traité fort bien.

La Mère DESMAZURES.

J'ignore pour lequel est l'hymen qui s'apprête.
Mais nous, dans tout ceci, ne perdons point la tête.
(*à Saint-Leger.*)
Suivez de près Mondor et Boisneuf avec lui.
(*à Sophie.*)
Vous, cultivez Ariste, il sera votre appui.
C'est Frontin que j'entends, évitons sa présence,
Qu'il ne se doute pas de notre intelligence.

SCÈNE VII.

FRONTIN, ARISTE.

FRONTIN.

Ils ne sont point ici.

ARISTE, *en entrant.*

Puisque le mal est fait,
Il faut m'en consoler, quoi qu'à mon grand regret.
Mais j'apperçois Frontin, et je m'en félicite.
(*Haut.*)
Monsieur Frontin, qu'on dit un homme de mérite,
Pourrait-il me donner quelqu'éclaircissement ?

FRONTIN.

Tu... c'est me faire honneur, Ariste, assurément.
(*à part.*)
Je commence à jouer un fort beau personnage.
A mon talent déjà chacun vient rendre hommage.

ARISTE.

Je voudrois bien savoir...

FRONTIN.

Serait-il question
De mon dernier discours, de quelque motion.

ARISTE.

Frontin se mêle aussi de gouverner le monde !
Où donc a-t-il puisé sa science profonde ?
A présent, sans apprendre, on dit, on fait tout bien.
On apprenait jadis...

FRONTIN, *d'un ton tranchant.*

Et l'on ne savait rien ;
Car pour savoir, il faut qu'on parte d'un principe,
Et comme dit fort bien Rousseau, dans son Œdipe...

ARISTE.

Son Œdipe ! pauvre homme ! avant que de citer,
Tu ferais bien au moins d'apprendre et d'écouter.
Dis : son Emile au moins, mais sans rire, et pour cause,
Frontin, de ton métier, ne sois pas autre chose.
Ce n'est donc qu'à Frontin que je m'adresse ici.
Sur l'hymen de Boisneuf je veux être éclairci.
Mondor a consulté sa fille en mon absence ?

FRONTIN.

Je le crois.

ARISTE.

Paraît-elle aimer cette alliance ?

FRONTIN

Je ne sais.

ARISTE.

Il est bref. Vas la voir de ma part,
Et dis lui qu'en ce lieu je l'attends à l'écart.

FRONTIN.

J'y cours. Et pour cueillir les lauriers de la gloire,
Tâchons une autrefois d'avoir plus de mémoire.

SCENE VIII.

ARISTE, *seul.*

NON rien n'est à sa place. Un Scapin ignorant
Devient tout à la fois philosophe et pédant.
J'ai deux fils; le premier veut passer pour un sage,
Et l'autre aurait besoin de l'être davantage.
Jeune, de nos Crésus Mondor eut les travers,
Vieillard, de nos Marquis il copia les airs.
Aujourd'hui c'est encor une fureur nouvelle,
Il l'adopte, sa fille intéressante et belle
Peut à ses goûts nouveaux se voir sacrifier,
Si son cœur à mes soins n'ose se confier.
J'entends quelqu'un, je crois. C'est Mondor qui s'avance.

SCENE IX.

ARISTE, MONDOR, FRONTIN.

FRONTIN, *à Mondor.*

MAIS tu n'y pense pas...

MONDOR.

Je te dis que j'y pense.

FRONTIN, *à Ariste.*

Dans une heure.....

ARISTE, *à Mondor.*

Suffit. Ah! bonjour, cher voisin.
Eh! je vous trouve encor en habit du matin.

C'est bien. A la campagne on se met à son aise.

MONDOR.

C'est mon plus bel habit, voisin, ne vous déplaise.
Cet humble habillement, fait pour l'égalité,
Imite la nature en sa simplicité.
Il suit les mœurs du tems.

ARISTE

Il est mesquin et leste,
Mais nos amis sont bien dès que le cœur nous reste.
Aurons nous le plaisir de vous avoir souvent ?

MONDOR.

Je passe ici mes jours fort agréablement.
Votre aîné seul....

ARISTE.

A-t-il encor quelque vertige ?

MONDOR.

Respectez votre fils, mon cher, c'est un prodige.
Modèle de sagesse et d'érudition,
Esprit, talent, génie, imagination,
Ce tact universel pour gouverner le monde,
Et du cœur des humains la science profonde,
Il a tout ; au surplus, je me tais, vous verrez,
Vos yeux seront ouverts, et vous admirerez.

ARISTE.

Vous m'enchantez. Je puis parler avec franchise.
Je craignais qu'il n'eut fait encor quelque sottise.
Il aimait le gros jeu, les femmes, les grands airs,
Il donnait des soupers, des bals à l'univers.
D'un luxe ruineux, scandaleux par son faste.....

MONDOR.

Vous verrez aujourd'hui le plus parfait contraste.

ARISTE.

S'il passe ici ses jours au sein d'un doux repos,
Pourquoi m'écrivait-il à peine quatre mots ?
De mes commissions ne s'embarassant guères ;
Ne me parlait jamais de mes propres affaires.

MONDOR.

C'était à Saint Leger, dont l'emploi, le devoir,
Se bornent à courir du matin jusqu'au soir,
Qu'il fallait s'adresser pour de telles nouvelles,
Pour ces minces détails de minces bagatelles,

Mais vous n'exigez pas qu'un génie aussi grand
Perde un tems précieux qui fuit si promptement,
Un tems dont il doit compte aux affaires publiques,
Dans le dédale obscur de ces soins domestiques.
Nous travaillons du moins pour la postérité,
Et nous volons ensemble à l'immortalité.
Mais vite, mais crayons.... de vos habits la forme
A fait naître en ma tête un beau plan de réforme.

ARISTE.

Je ne m'attendais pas à de pareils discours.
Quel cerveau dérangé!.. Mais il écrit toujours.
On vient.... Même costume, et même extravagance!

SCENE X.

Les précédens, BOISNEUF.

BOISNEUF.

DANS ces embrassemens recevez l'assurance
Des transports que m'inspire un aussi prompt retour.

FRONTIN, *à part.*

Si prompt!

ARISTE.

Je n'ai jamais douté de votre amour.

BOISNEUF.

Je viens vous en donner une preuve certaine,
Mon père, et ce billet vous instruira sans peine.

ARISTE.

Un billet. Pourquoi donc? Mais ne serait-ce pas
Une lettre de change, un rouleau d'assignats.
Oui, je vois, c'est le fruit de ton économie.

BOISNEUF.

Non, ce n'est pas cela; lisez donc, je vous prie.

MONDOR.

C'est donc le prospectus de quelque grand projet.
Vous vous cachiez de moi, monsieur l'auteur discret.
Comme ami, vous savez, j'en veux le premier tome.

ARISTE.

Il s'agit d'un club.. et ...

BOISNEUF.

Et c'est votre diplôme.
L'amour du bien public, la raison, les talens
Nous ont tous réunis en un corps de savans,
Et je jouis ici du droit inestimable
De remplir envers vous un devoir honorable.
L'intrigue et la faveur n'ont point dicté mon choix,
J'ai suivi la justice et ses sévères lois.
J'ose accepter mon père, est-il rien de plus juste ?
Il est digne d'entrer dans notre corps auguste !

FRONTIN.

Je lui donne ma voix.

MONDOR.

Par nos vœux les plus doux
De la raison le temple est ouvert devant vous.

ARISTE.

A votre amour, bien plus qu'à mes talens encore,
Je crois devoir un choix qui me flatte et m'honore ;
Et j'espère, entre nous, jaloux de m'éclairer,
Par ma franchise au moins être digne d'entrer
Dans un corps bienfaiteur qui fait vœu d'être libre,
Et de bien peser tout dans un juste équilibre.
A l'honorable but auquel vous aspirés
On ne peut parvenir qu'en marchant par dégrés ;
Craignez dans vos desirs, de jouir trop avides,
De les prendre toujours pour d'infaillibles guides.

BOISNEUF.

Bannissons dans le bien la circonspection ;
On ne peut trop marcher vers la perfection.
Déraciner le luxe, et des peuples sauvages
Adopter les habits, les mœurs et les usages,
Révolutionner les arts et les esprits,
Et sans-culottiser la province et Paris,
Tel est pour l'avenir l'aspect que je contemple.

MONDOR.

Et pour y parvenir, il faut prêcher d'exemple.
Comme ce Saint-Leger, il ne faut pas courir
De beautés en beautés, de plaisir en plaisir,
Epuiser, à grands frais, tout l'art de la toilette,

Des loges au balcon promener sa lorgnette.
Je veux que l'on n'ait plus, telle est ma motion,
Pour spectacle qu'un club ou qu'une section,
Et que cet habit là que vous trouvez fort mince,
Soit celui du valet et du ci-devant prince.

ARISTE.

Vos meilleurs plans seront infructueux et vains
S'ils n'ont pour premier but, le bonheur des humains.
Mais enfin le bonheur ne connait point de mode.
Vous n'avez pas le droit d'en prescrire le code,
Et j'eus toujours celui d'être heureux à mon gré
Tant que l'ordre public n'en est point altéré.
Ne reprochez donc point à l'aimable jeunesse
De chercher le plaisir quelle a goûté sans cesse.
Les jeunes gens sont faits pour aimer le plaisir.
Si l'état à besoin de bras pour le servir,
Tous sont prêts à marcher, pleins d'un noble courage.
Du reste, laissez-les embellir le passage.
Un souper fin, un bal, un concert enchanteur,
Un spectacle, est pour eux le temple du bonheur.
Qu'importent les habits pour le patriotisme?
Un tailleur donne-t-il des brevets de civisme?
Vos projets, entre nous, sont-ils bien médités?
Vous parlez de respect pour les propriétés,
Vous n'avez donc le droit de fixer à personne
L'emploi du revenu que le hasard lui donne.
Il faut bien se garder de tarir les canaux
Qui portent l'abondance, heureux fruit des travaux.
Croyant faire le bien, d'une main imprudente
N'arrachez pas le pain à la classe indigente.

MONDOR.

Ne sommes-nous pas tous membres du souverain?
Nul ne doit, par son faste, écraser son voisin.
Tous ont les mêmes droits à tout dire, à tout faire,
Sans quoi l'égalité n'est plus qu'une chimère.

ARISTE.

Du mot d'égalité l'on veut bien se servir,
Mais pour tout usurper, mais pour tout asservir;
Lorsqu'à peine l'on sait se conduire soi-même,
Vouloir conduire autrui, voilà votre système.

BOISNEUF.

Voulez-vous aux abus laisser un libre cours?

ARISTE.

Partout vos yeux de lynx en découvrent toujours,
Mais enfin un abus m'allarme moins qu'un crime.

BOISNEUF.

Un crime ! tout alors, tout devient légitime.

ARISTE.

Les hommes que le ciel rendit égaux en droits.
Doivent être surtout égaux aux yeux des lois ;
L'égalité n'est point dans vos métamorphoses,
On la met dans les mots, je la veux dans les choses.
Il faut récompenser les talens, les vertus,
Les utiles travaux, les services rendus.
Tout homme, je le sais, se doit à sa patrie,
Mais l'espoir seul féconde, et lui seul vivifie.
Pour se développer, le germe des talens
A besoin de secours et d'aiguillons pressans.
L'or ne dit rien à l'ame, et sa masse stérile
Toujours pour les grands cœurs, fut un faible mobile.
Il faut donc recourir à l'émulation,
Et mettre l'amour-propre à contribution.
J'en demande pardon à la philosophie,
Mais le sage lui-même à ce Dieu sacrifie.
Les hommes, croyez-moi, sont loin d'être parfaits,
Ce sont tous des enfans, il leur faut des hochets.
Tout abus odieux doit soudain disparaître ;
Mais d'un abus détruit mille peuvent renaître.
Lorsque l'on veut tailler et trancher dans le vif,
Il faut être prudent, et sagement craintif.
Rien n'est à dédaigner, et le buisson stérile
S'ert de garde à l'arbuste, à la plante fertile.
Du sein des vices même enfantons les vertus.
Dirigeons sans couper, car de tous les abus,
Celui de les vouloir faire tous disparaître,
Est le plus dangereux et le plus grand peut-être.

BOISNEUF.

C'est parce qu'un abus combat tous nos efforts,
Qu'il faut les couper tous.

ARISTE.

Ils renaissent plus forts.

MONDOR.

Il nous faudra souvent le rappeler à l'ordre.
Car il nous donnerait bien du fil à retordre.
Eh bien ! passons lui donc, au gré de ses desirs,
Quelques petits abus pour ses menus plaisirs.
Cela ne peut jamais tirer à conséquence.

BOISNEUF.

Voyez les préjugés prêts à rentrer en France.

ARISTE.

Vous n'aviez pas encor le bonheur d'exister,
O mon fils ! que mon cœur savait les détester ;
Croyez-vous que jamais ils y puissent renaître.
Ils sont trop démasqués pour oser reparaître.
Les mœurs et les vertus, voilà vos préjugés,
Les plus doux sentimens en erreurs sont changés.
La naure et ses droits, tout est pure chimère,
Un fils, vous dira-t-on, ne doit rien à son père !
Voilà les résultats, pour ne rien déguiser,
De la démangeaison de tout analyser.
Gardons-nous d'abuser d'une telle ressource.
Tout est grand dans son cours, tout est vil à sa source.
Il faut laisser, mon fils, les hommes tels qu'ils sont.
Tout avec vos penseurs, se détruit, se confond.
La morale elle-même, au compas asservie,
Donne aux vertus la mort, sans leur rendre la vie ;
Frappant presque toujours des yeux trop délicats,
Le jour de la raison produit bien des faux pas.
L'Aigle seul peut fixer l'astre qui nous éclaire,
Vous aveuglez le reste à force de lumière.

BOISNEUF.

Sans nous, que reste-il pour le bien des Français ?

ARISTE.

De bonnes lois, des mœurs, des vertus et la paix.

BOISNEUF.

Voulons-nous l'empêcher.

ARISTE.

Qui forme des intrigues,
Qui forme cet amas de complots et de ligues,
Est-ce l'homme tranquille au sein de ses foyers,
Le soldat dont le front se couvre de lauriers?
Ce sont vos jacobins, que tout le monde abhore.
Qui veut nous égorger ? Vos jacobins encore.
Il fut un tems, sans doute, où ce nom dangereux
Sous des dehors trompeurs sut fasciner nos yeux,
Ce temps n'est plus, depuis que ce corps redoutable
Des plus vils intrigans est l'antre épouventable,
Qu'il n'a plus conservé que le nom jacobin,
Et que tous les forfaits sont sortis de son sein.

BOISNEUF.

BOISNEUF.

Voulez-vous du désordre éterniser l'Empire ?

ARISTE.

Loin de le propager, je cherche à le détruire.

MONDOR.

Si vous nous retranchez nos clubs, nos motions,
A quoi voulez-vous donc que nous nous occupions ?

ARISTE.

Travailler pour l'état est le patriotisme.
Consacrons lui nos bras, prouvons notre civisme,
Non plus par des discours, mais par des actions,
Faisons beaucoup d'ouvrage, et peu de motions.

FRONTIN.

Eh bien !... il a raison.

MONDOR.

Oh ! c'est un terrible homme !

BOISNEUF.

Il porte quelques coups....

FRONTIN.

Quelques coups ! il assomme.

BOISNEUF.

Périsse la nature et tout le genre humain,
Plutôt qu'un de nos clubs.

MONDOR.

O l'oracle divin !
Il faut que ce trait-là soit mis sur mes tablettes,
Et j'en veux quelques jours enrichir les gazettes.
Je te dis qu'il ne faut désespérer de rien.....

FRONTIN.

Je n'en jurerois pas-...

MONDOR.

Et que tout ira bien.

ARISTE.

Oui ; quand les jacobins, plongés dans le silence,
Ne se mêleront plus de gouverner la France.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *seul.*

Je leur ai fait passer, au lieu de leur journaux,
De leurs vilains papiers, les ouvrages nouveaux
Où d'habiles esprits, d'une plume éloquente,
Terrassent des méchans la fureur impuissante.
A présent que j'ai mis Jacquinet aux aguets
Pour suivre de Frontin les pas les plus secrets,
Que la vieille, plus sûre, et plus vive peut-être,
A les regards ouverts sur mon fils et son maître,
Laissons-les se livrer à tous leurs vains projets,
Pour ne nous occuper que de plus doux objets.
Je sais tout; c'est à moi d'agir avec prudence.
C'est en vain que Sophie a gardé le silence,
Il n'était que l'effet de la timidité,
Et dans son jeune cœur j'ai lu la vérité.
Boisneuf n'est point aimé; Saint-Leger a sû plaire,
Il faut donc avec art déterminer le père,
Mais quel moyen ?.. Sans doute... (*il écrit.*) Il me paraît heureux.
Dans le piége, à l'instant, ils tomberont tous deux.
A résoudre l'énigme ils trouveront des charmes.
Il faut battre les gens avec leurs propres armes.
Jacquinet, es-tu là?

SCENE II.

ARISTE, JACQUINET.

JACQUINET, *dans la coulisse.*

J'y vais.

ARISTE.

Prends ce papier.

JACQUINET.

Est-ce tout ?

ARISTE.

A l'instant tu vas le copier ;
A Mondor, à mon fils tu viendras le remettre,
En disant qu'un passant t'a remis cette lettre.

JACQUINET.

Grace à vos soins, je crois, le village est sauvé.
Il faut que vous sachiez ce qui m'est arrivé.
J'entends, près du sallon, un bruit épouvantable :
« A bas, à bas, bravo, la qnestion valable. »
Le club tenait encor, et tout bouffi d'orgueil,
Frontin, dans ce moment, occupait le fauteuil,
Il faisait un discours sublime, à perdre haleine,
Et qu'en balbutiant il achevait à peine ;
Ce que j'en ai compris, c'est qu'il leur répétait :
« Si... de même... au contraire... et... car... mais... en effet. »
Enfin il reste court, On s'agite, on murmure ;
Je m'avance, et m'écrie avec une voix sûre :
« Votre plus grand docteur n'est qu'un franc ignorant. »
Appuyé, dit chacun. Le grave président
Se couvre, mais bientôt riant à toute outrance,
Au milieu des éclats, il lève la séance.
» C'en est fait, me dit-il, en me serrant la main,
» Notre club pour toujours sera fermé demain. »

ARISTE.

Rien de mieux.

JACQUINET.

C'est à vous qu'il desire remettre
Des papiers qui pourraient encor les compromettre.
On dit qu'ils ont en main toute sortes d'écrits
Qui leur prouvent combien on les aime à Paris,
Qu'ils sont, dans ce moment, occupés à les lire,
Et que leur embarras est à mourir de rire.

ARISTE, *faisant signe à Jacquinet de se retirer.*

Ce sont eux.

SCENE III.

ARISTE (*sans être vu*), MONDOR, BOISNEUF.

BOISNEUF, *en colère.*

Nos projets vont souffrir du retard.

MONDOR.

Retard ! mieux que cela.

ARISTE.

Tenons nous à l'écart.

MONDOR.

Qu'ai-je appris !

BOISNEUF.

Qu'ai-je vu !

MONDOR.

Mon gendre....

BOISNEUF.

Cher beau-père...

MONDOR.

Où fuir ?

BOISNEUF.

Où nous cacher ?

MONDOR.

Que devenir ?

BOISNEUF.

Que faire ?

MONDOR.

Ah !

BOISNEUF.

Ciel!

MONDOR.

Vois.

BOISNEUF.

Lis.

MONDOR.

Ceci n'annonce rien de bon.

BOISNEUF.

On appelle cela nous mettre à la raison.

MONDOR.

La jeunesse, à Paris, nous poursuit dans la rue ;
On s'empresse à l'envi de faire une battue,
On appelle cela, jusques dans leurs terriers,
Harceler les lions, les ours, les loups-cerviers ;
Je crains que les piqueurs, les suivant à la trace,
Ne poussent jusqu'ici, dans l'ardeur de la chasse.

BOISNEUF.

Il faut prendre un parti.

MONDOR.

Ce seroit mon avis.

BOISNEUF.

Pour moi, je ne sais trop...

MONDOR.

Oui, oui, comme tu dis.

BOISNEUF.

Il faudrait avant tout...

MONDOR.

J'approuve ton idée.

BOISNEUF.

Cependant...

MONDOR.

En effet...

BOISNEUF.

La chose est hasardée,
Mais après tout...

MONDOR.

Enfin...

BOISNEUF.

Eh ! oui, mais...

MONDOR.

Justement.

BOISNEUF.

Cela pourrait avoir...

MONDOR.

Son inconvénient.

BOISNEUF.

Si... cela vaudrait mieux.

MONDOR.

Je tiens à mon système.

BOISNEUF.

Voyons. Que dites-vous ?

MONDOR.

Je dis... comme toi-même.

BOISNEUF.

Ah ! vous voilà toujours.

ARISTE, *à part.*

Ils sont embarrassés.

MONDOR.

Oui. Nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés,
C'est vrai, mais cela donne encor quelqu'ouverture,
Cela fait naître au moins une lumière obscure,
Qui... dont... enfin, retiens tout ce que je t'ai dit,
Tu feras toujours bien d'en faire ton profit.

BOISNEUF.

C'est très-clair.

MONDOR.

Lorque c'est à moi que l'on s'adresse.

BOISNEUF.

Comme s'il s'agissait de plaisanter sans cesse.

MONDOR.

Je ne plaisante point.

BOISNEUF.

Vous ne plaisantez pas !
Vous nous savez fort bien jetter dans l'embarras,
S'il faut nous en tirer, oh ! c'est une autre affaire.

MONDOR.

C'est votre faute enfin.

BOISNEUF.

C'est la vôtre, j'espère.
Qu'est-ce qui, de ce club, jetta les fondemens ?

MONDOR.

Qu'est-ce qui, dans sa tête, en dressa tous les plans ?

BOISNEUF.

Qu'est-ce qui prit le soin de disposer la salle.

ARISTE, *à part.*

J'aime à les voir tous deux se renvoyer la balle.

MONDOR.

Qu'est-ce qui m'accablait de tous ses beaux projets ?

BOISNEUF.

Qu'est-ce qui se chargeait d'imprimer nos pamphlets ?

MONDOR.

Dis qui, pour les remplir, ment à toutes les pages ?

BOISNEUF.

Dis qui, pour les grossir, pille tous les ouvrages ?

SCENE IV.

Les précédens, FRONTIN.

FRONTIN, *se glissant entr'eux pour les séparer.*

(*à Boisneuf.*) (*à Mondor.*)

Tu dis vrais... Tu dis vrais.

ARISTE, *haut.*

Moi, j'en ris tout de bon.
Vos débats quelquefois sont remplis de raison,
Mais en portant toujours vos accès au délire,
A vos dépens, par fois, vous apprêtez à rire.
Quand au théâtre un jour, pour égayer Paris,
Vous vous verriez joués, j'en serais peu surpris.

BOISNEUF.

Le plus grand des humains dont la Grèce se loue,
Socrate s'est aussi vu traîner dans la boue.

ARISTE.

C'est prendre son parti sans doute on ne peut mieux.

BOISNEUF.

Ces efforts contre nous seront infructueux.

MONDOR.

Oui, contre nous, Boisneuf fait cas de ma personne,
Aussi j'aime ma fille, et mon cœur la lui donne;
Il peut bien y compter, et c'est un parti pris.
Eh bien! mon cher ami, vous paraissez surpris.

ARISTE.

Non.

MONDOR.

Mais savez-vous bien qu'en lui donnant ma fille,
Je pense l'obliger et toute sa famille.

ARISTE.

C'est un parti flatteur et pour nous et pour lui.
Ce n'est pas-là l'objet qui m'occupe aujourd'hui.
Je puis même vous dire avec quelqu'assurance,
Que j'en avais conçu l'agréable espérance.
Votre desir s'accorde avec mes vœux secrets,
Si je ne consultais que nos seuls intérêts;
Mais il faut s'assurer de l'aveu de Sophie,
Sur un point d'où dépend le bonheur de sa vie;
L'avez-vous consultée?

MONDOR.

Il n'en est pas besoin.
Me plaire est son étude et son unique soin.
D'ailleurs ma volonté régla toujours la sienne,
Et je ne doute pas que ça ne lui convienne.

ARISTE.

Vous, mon fils, dont les vœux sont d'être son époux,
Pouvez-vous ignorer ses sentimens pour vous?

BOISNEUF.

Lorsque l'amour pour elle en mon cœur prit naissance,
Elle ne me vit point avec indifférence.
Cet amour ne s'est point altéré par le tems,
Mais tant de soins nouveaux, de travaux importans
M'ont privé du plaisir de la voir, de l'entendre,
Autant que l'exigeait un intérêt si tendre,
D'épier un retour dont je n'ai point douté,
Et d'aller dans son cœur puiser la vérité.

ARISTE.

Eh! voilà bien l'abus d'une telle manie.
Livré totalement à ce fatal génie,
Vous ne sentez plus rien dans vos tristes accès,
Vous lui sacrifiez vos plus chers intérêts.

Votre ame se dessèche, et votre cœur se ferme,
Du sentiment en vous vous étouffez le germe ;
Faudrait-il s'étonner qu'un jeune et tendre cœur,
Par votre indifférence, eut perdu son ardeur ?
Votre goût vous surmonte, et votre esprit avide
Ne suit aveuglement que ses transports pour guide.
Dans ce vaste univers tout pour vous est muet,
Et vous ne m'écoutez qu'avec un air distrait.
Peut-être que votre ame avec impatience,
Compte et regrette un tems perdu par ma présence.
Du plaisir de vous voir privé depuis longtems,
Je reçois par égard de froids embrassemens,
Et ne dois l'entretien, dont par grace on m'honore,
Qu'à l'antique respect qu'un père inspire encore.
Mon vieil ami, mon fils, que vous êtes changés !
Vos voisins, tout se plaint que vous les affligez ;
De nos persécuteurs, trop aveugles ministres,
Vous vous associez à leurs projets sinistres,
Et vous croyez encor servir la liberté
En brisant les liens de la société.
Qu'ont donc de si touchant ces loisirs politiques,
D'un état déchiré, fléaux métaphisiques.
Doivent-ils étouffer les plus purs sentimens
Que la mère nature inspire à ses enfans ?
Ne doit-on les sentir qu'à de longs intervalles !
Ah ! sachons réveiller les vertus sociales,
Vivre avec nos voisins, cultiver l'amitié,
Et qu'en tous nos plaisirs le cœur soit de moitié.

BOISNEUF.

Puisque vous le voulez, interrogeons Sophie.

ARISTE.

Je vais vous l'envoyer.

(*Ariste rencontre Sophie à la porte ; il lui parle de manière à être vu du spectateur.*)

SCENE V.

MONDOR, BOISNEUF.

MONDOR.

Reprenons, je te prie.
Entre tous les grands noms qu'offre l'antiquité,

Le sage, ainsi que nous, se vit persécuté.
Socrate boit la mort au milieu des tortures,
Diogène en tous lieux est accablé d'injures.
Pour moi je ne sais plus à quel saint me vouer.
Boire ainsi la ciguë, ou se voir conspuer,
Ce n'est point gai du tout, la chose est délicate.
Il faut être pourtant Diogène ou Socrate.

SCENE VI.

Les précédens, SOPHIE.

SOPHIE.

Je suis au fait, allons.

BOISNEUF, *sans voir Sophie.*

L'un et l'autre est fâmeux.

SOPHIE.

Vous m'avez demandée ?

MONDOR, *sans voir Sophie.*

Il faut choisir des deux.

SOPHIE.

Ciel ! aussi brusquement...

MONDOR.

Mais parle avec franchise,
Ou je vais à la fin terminer à ma guise.

SOPHIE.

Quel embarras !

MONDOR.

Pas tant.

BOISNEUF.

Sous des points différens
Examinez...

MONDOR.

Il faut se décider céans.

SOPHIE.

Je n'oserai jamais.

MONDOR.

L'un est austère et sage,
Mais l'autre dans son genre a bien son avantage.

SOPHIE.

Je suis de votre avis.

MONDOR.

Ah ! vraiment, je le croi.

BOISNEUF.

Le second ne doit pas l'emporter, selon moi.

MONDOR.

Me voilà décidé, mais ce n'est pas sans peine.

SOPHIE.

Dieux ! qui va-t-il nommer ?

MONDOR.

Je choisis... Diogène.

SOPHIE, *étonnée.*

Diogène !

MONDOR.

Eh bien ! quoi ? quel est cet embarras ?

SOPHIE.

C'est que j'avais compris, ..

MONDOR.

Je n'en démordrai pas.

SOPHIE, *riant.*

Je n'aurais jamais cru me marier en Grèce.

SCENE VII.

Les précédens, JACQUINET, *apportant une lettre.*

BOISNEUF.

MAIS quel est ce billet ?

JACQUINET.

Il est à votre adresse,
Et l'inconnu m'a dit, en me le remettant,
Qu'il desirait savoir votre avis promptement.

MONDOR, *avec humeur.*

Sous le poids des travaux notre ame est affaissée.

BOISNEUF.

D'Ariste, qui paraît, consultons la pensée.

SCENE VIII.

Les précédens, ARISTE.

ARISTE.

Et de quoi s'agit-il?

MONDOR.

Vous l'allez bientôt voir.
Nous allons essayer un peu votre savoir.
(*Il lit.*)
« Enigme à deviner. Rempli de confiance,
» Daignez souffrir qu'un étranger,
» Ici, vous engage à juger
» Un fait de votre compétence.
» Un père exerce, avec rigueur,
» Sur une fille aimable un tyrannique empire :
» Il dispose, à son gré, de sa main, de son cœur,
» Et c'est en vain quelle en soupire.
» Un autre amant digne de son estime
» Lui plaît, peut-elle, selon vous,
» Sans risquer de commettre un crime,
» Résister à son père, et choisir son époux? »
Enigme à deviner ! c'est plaisant, entre nous.

BOISNEUF, *tirant Mondor.*

J'y suis. Des jacobins ceci vient en droiture,
Et nous cache un grand sens...

MONDOR.

Quelle adroite tournure
Pour avoir notre avis !

BOISNEUF.

Ce père, cet époux...

MONDOR.

C'est la convention.

BOISNEUF.

Et la fille...

MONDOR.

(*Haut.*) C'est nous.
En termes assez clairs la liberté prononce ;
Quelle suive ses lois, voilà notre réponse.

Vous voyez des talens le triomphe et le prix,
Et le cas merveilleux qu'on fait des beaux esprits,
On nous consulte, et nous, pleins d'une noble audace,
Nous décidons d'un mot ce qui vous embarrasse.

ARISTE.

Vous en parlez, Mondor, fort à votre aise ici,
Mais le point, entre nous, est-il bien éclairci.

SOPHIE, *à part.*

Oui, cette lettre là cache quelque mystère.

MONDOR.

Que voulez-vous de plus? la chose est assez claire.

ARISTE.

Sans oser répliquer, je veux que les enfans
Se soumettent aux lois qu'imposent leurs parens.

MONDOR.

Préjugés, préjugés.

BOISNEUF.

Contre la violence
Il fut toujours permis d'armer la résistance.
Mon cœur aime à souscrire à votre volonté,
Mais mon premier hommage est pour la vérité.

ARISTE.

Vous voulez donc, mon fils, qu'au gré de son caprice,
Une jeune personne enfin désobéisse,
Sans un guide certain....

BOISNEUF.

N'a-t-elle pas son cœur,
Et vous, vous voulez donc l'enchaîner au malheur.

ARISTE.

Cette obstination a de quoi me confondre.
C'est en ce style-là que vous alliez répondre,
Et vous allez signer cet écrit corrupteur.

BOISNEUF.

Songez-vous qu'il y va de notre propre honneur.
Je signe, et dans l'instant...

MONDOR.

Et moi donc, sans réplique.

ARISTE.

Et moi, je me saisis de cet acte authentique.

Approchez, Saint-Léger, remerciez Mondor,
Qui vous donne sa fille, et nous voilà d'accord.

SCENE IX.

Les précédens, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER.

QUEL bonheur !

SOPHIE.

Le bon tour !

MONDOR.

Oh ! c'est une surprise
Mais j'empêcherai bien une telle entreprise :
Oh là !.... quelqu'un... Cratès, un cheval à l'instant,
Et je cours à Paris protester sur le champ.

SCÈNE dernière.

Les précéd., FRONTIN, la Mère DESMAZURES.

FRONTIN.

A Paris !

La mère DESMAZURES.

A Paris ! aux jacobins, sans doute.

FRONTIN.

C'est fini, vous pouvez en oublier la route.
Et si je vous disois.... Quel est mon embaras !
Vous dirai-je, en effet,.... Ne vous dirai-je pas....
Oui.. Non.. Tenez, ma foi, je n'ai rien à vous dire;
Devinez ce qu'on peut deviner de plus pire.

MONDOR.

Ciel ! perdre en même-tems le nom de jacobin,
Et marier ma fille avec un muscadin !

SAINT-LEGER.

Il est incorrigible.

La mère DESMAZURES.

Egalement aimables,
L'un est aux Quinze-Vingts, et l'autre aux Incurrables.

BOISNEUF.

Mon père a fait servir nos propres argumens,
Et les plus vilain rôle est d'être inconséquens.
A votre tour, Mondor, si vous voulez m'en croire,
Il vaut bien mieux fléchir, et céder la victoire.

MONDOR.

Eh bien! soit, et dailleurs j'entrevois un moyen
Pour n'avoir par la suite à me reprocher rien.
(Il sera toujours tems de repousser la force.)
C'est de faire passer mon plan sur le divorce.

SOPHIE.

Si c'est pour nous, mon père, épargnez-vous ce soin.

SAINT-LEGER.

Quant à nous, de vos plans nous n'aurons pas besoin.

MONDOR.

Tout le monde aujourd'hui ne pense pas de même,
Et ce matin encor...

ARISTE.

Votre erreur est extrême;
On enferme aujourd'hui ceux qui, par leurs écrits,
Contre l'ordre et les lois soulèvent les esprits,
Et pour avoir la paix on désarme le reste.

BOISNEUF.

O ciel! qu'avons-nous fait?

MONDOR.

O projet trop funeste!
Moi qui ne puis toucher un fusil qu'en tremblant,
Puissé-je m'en tirer pour le désarmement.
Nos lettres....

ARISTE.

Les voici. Notre main protectrice
A voulu vous sauver au bord du précipice.
Pour la raison enfin sachez vous déclarer;
Une mauvaise honte a pu vous égarer,

342

Mais quand l'humanité remporte la victoire.
Il est beau de rentrer au sentier de la gloire.
Mes amis, guerre à mort à tous les scélérats,
Mais aux gens égarés tendons encor les bras.
Songeons que trop de monde a besoin d'indulgence.
Le germe des vertus est dans la tolérance.
Plaignons l'humanité, la faiblesse est son fait;
Le meilleur des humains est le moins imparfait!

FIN.

De l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme, N°. 44.